

LA MERE ET L'ENFANT

LA FAMILLE

LA MERE

LE FOYER

L'ENFANT

L'ECOLE

L'EDUCATION



Diminuer le chiffre de la mortalité infantile, en enseignant à la jeune mère les choses nécessaires à la santé, et en la guidant auprès de son enfant malade, tel est le but que je me suis proposé, telle est la pensée qui a fait naître LA MÈRE ET L'ENFANT.

SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.

Professeur de médecine légale, d'Hygiène et des maladies des enfants à l'Université Laval. Médecin des enfants et professeur de la clinique des enfants à l'Hôpital Notre-Dame.

Le journal paraît le 10 de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$2.00 INVARIABLEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Toute question concernant la rédaction ou l'administration devra être adressée à
SEVERIN LACHAPPELLE, M. D., Boîte E. P. 1734, MONTRÉAL.

SOMMAIRE

Pourquoi ne pas soigner les enfants ?—Les déshérités.—Le croup et le faux croup.
—Un encouragement pour nos abonnées.—Les familles de sept enfants.—
Avis.—Les enfants (poésie).—Pharmacie maternelle pendant l'été.—Une poi-
gnée de recettes et de conseils.—La constipation dans la première enfance.—
Varicelle.—Trois malheurs d'un coup.

MANUEL D'HYGIENE

PAR

DR SÉVERIN LACHAPELLE

A L'USAGE DES ECOLES ET DES FAMILLES

Rédigé conformément aux instructions du Conseil d'Hygiène de la province de Québec.

Ouvrage approuvé par le Conseil d'Instruction Publique de Québec, et recommandé
par lui aux personnes qui se destinent à l'enseignement; approuvé par le
Conseil de l'Instruction Publique du Manitoba et introduit dans les écoles de
cette province.

EN VENTE CHEZ

CADIEUX & DEROME, Libraires

No 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

PRIX, 25 Cents.

LA MÈRE et L'ENFANT

POURQUOI NE PAS SOIGNER LES ENFANTS ?



OMME le papa — qui travaille au dehors — comme la maman qui travaille au dedans — l'enfant, qui consacra plus tard tout son temps à assurer leur bonheur, mérite les soins prompts et assidus du médecin.

Cela est bien vrai, cela pourtant ne se pratique pas tous les jours, et ils ne sont point rares les foyers et les grabats où l'enfant pleure, souffre sans secours.

Ce n'est pas la mesquinerie du père, qui donnerait tout le fruit de son travail pour *lui*, ce n'est pas l'indifférence de la mère qui consentirait à mourir pourvu *qu'il vive*, qui sont causes de ce lamentable abandon. Non.

La mère essuyant ses larmes, — en se disant tout bas qu'elles sont bien salées ces larmes, — a entendu dire par la voisine plus âgée, que cela ne servait de rien de soigner le pauvre petit, que les médecins ne soignaient pas les enfants, que probablement, — bien sur, — c'était ses dents !... que d'ailleurs, cela ferait un petit ange de plus dans le ciel ! !

Ce refrain de la commère, vieux comme le temps, est fredonné de génération en génération, sur le même air sympathique : de là vient que le ciel se peuple si rapidement au détriment de la terre et de la tendresse maternelle ; de là vient que ces petits qui feraient des citoyens, rempliraient le désert de nos plaines, planteraient des villes au milieu des forêts, et parleraient notre belle langue française aux habitants du *far west*, partent par légion pour les rives lointaines d'où l'on ne revient plus que pour troubler le sommeil des inconsolables.

Le médecin ne soigne pas les enfants !

Est-ce bien vrai cela ? Mais pas du tout.

Le petit cozame le grand, au même degré, à un plus haut degré, possède toute la sollicitude de l'homme de l'art ! Et pourquoi pas ? Ecoutez bien.

Il s'est opéré toute une révolution sociale au point de vue de l'enfant, nous l'avons déjà dit dans notre article programme : l'enfant est devenu l'idole de la famille, et la sévérité antique du

père s'est fondue en une véritable tendresse maternelle.

La science médicale,—qui est toute sensibilité et dévouement dans ses manifestations—a fait comme le père.

L'enfant est devenu son idole aussi.

Le médecin aujourd'hui donne toute son attention à l'enfant malade ; pour lui, il peine à l'étude, au travail, et ses plus douces consolations sont de développer et de fortifier la vie qui *arrive*, beaucoup plus que de réparer la vie qui *s'en va* irrésistiblement.

Et ces consolations sont nombreuses.

L'enfant sous l'action des médicaments, aidé du remède, lutte et triomphe de la maladie, comme la fleur brisée se relève le matin, sous les soins du jardinier, et s'élanche hardie, vers les baisers du soleil.

L'enfant est un être impressionnable, vibrant à tout, pendant la maladie, comme pendant la santé.

La potion préparée par le pharmacien semble agir chez lui, comme un cordial puissant ; un secours pour ainsi dire insignifiant l'aide, lui sauve la vie : une branche légère, faible point d'appui, l'arrache au naufrage, qui engloutit si facilement l'homme vieillard à vingt ans.

Au début de la maladie, celle-ci n'est pas encore localisée. Il y a une fièvre générale. Chez l'homme cette fièvre trouvera un coin du corps déjà affaibli, et s'y nichera promptement. Chez l'enfant tout est sain, s'il n'y a pas empreinte héréditaire, tous les organes résistent également au mal envahisseur ; la dose donnée à point *coupera* la fièvre, et tout sera dit : l'anxiété maternelle poussera le soupir de soulagement que l'on ne trouve que lorsque le danger est passé.

L'enfant est un être vibrant, vibrant

dans la joie, vibrant dans la douleur.

Cette vibration facile se traduit en une physionomie toujours expressive, toujours éloquente qui fait que le médecin peut lire—non pas deviner—ce qui se passe dans cet organisme naissant. Si la maladie est au cerveau le cri, la respiration, le pouls prendront un caractère particulier, qu'on ne peut confondre avec le cri, la respiration ou le pouls d'une maladie localisée dans la poitrine ou dans le ventre.

Les mouvements des bras, des jambes, de tout le corps, seront autant de gestes de l'éloquence de la douleur, qui ne sont pas les mêmes, quand les reins, la vessie ou les intestins sont le siège du mal qu'on a toujours méconnu jadis, et que l'on comprend aujourd'hui chez l'enfant comme chez l'adulte.

Ces quelques considérations, qui sont autant de vérités admises, feront comprendre, comment le médecin aujourd'hui, triomphant dans ce champ nouveau de la médecine, voyant clair, ne marchant plus à tâtons, doit être appelé à temps.

Arrière donc, malheureuse commère, dont les affirmations importunes éloignent la main qui peut frapper sûrement le mal si promptement envahisseur, et qui peut le plus souvent en triompher.

Ce sont les dents !!

Elles sont bien coupables ces blanches petites pointes d'ivoire que retiennent captives les gencives roses ! Oui elles sont bien coupables, si le dossier volumineux des accusations portées contre elles n'est pas un tissu de mensonges. Voyons un peu.

Est-il bien vrai que ce travail obscur qui se passe dans la mâchoire est la cause de toutes les maladies de l'enfant

ce ? nous ne le croyons pas. Nous sommes plus porté à croire que son influence sur la santé de l'enfant est tout à fait nulle.

Nul doute que les préjugés, les superstitions fortifiés par les siècles disparaissent difficilement devant les données acquises ; le soleil ne perce pas toujours sans peine les brouillards du matin.

L'influence si absolue de la dentition sur le développement de la maladie constitue bien un des préjugés les plus enracinés de notre population ; il doit disparaître avant longtemps, parce que le médecin qui a contribué à l'entretenir, a compris que ce préjugé au lieu d'avoir du *bon*, était la cause principale du mal que nous déplorons tous, les maladies et la mortalité exagérées de nos enfants.

Quand les dents poussent-elles ?

Le germe dentaire fait son apparition dès les premiers jours de la vie ; il existe, on ne le voit pas ; c'est le grain caché qui va nous donner l'épi doré. Le mal produit par la dentition doit-il commencer au premier moment de sa croissance, ou bien le mal ne se fera-t-il sentir que lorsque la tête de la dent fait des efforts répétés pour briser l'enveloppe qui la retient captive ? Il faudrait établir ces différents points pour conclure contre l'influence nocive des dents qui *poussent* ou qui *percent*.

Non, il faut limiter d'un *grand bout* cette influence contraire à la santé de l'enfant.

Le médecin et la mère jusqu'ici se sont consolés de leur impuissance en face de leur ennemi, en face de l'enfant malade, en se disant presque en même temps : *Ce sont ses dents !* Aujourd'hui le médecin dit à la mère : il ne faut plus rien croire de cela, et à supposer que

les dents y seraient pour quelque chose, il faut traiter la maladie quelle que puisse être la cause qui l'a produite.

Donc les convulsions, la diarrhée, les maladies nombreuses de la peau, celles de la bouche, et toutes les maladies de l'enfance, surtout de la première enfance, quelles qu'elles soient, nécessitent l'intervention prompte du médecin.

Un petit ange dans le ciel !!!

Cela peut se dire au moment de la mort, cela doit se dire comme une consolation, la seule consolation qui reste à l'amour maternel. Mais ces paroles que la sympathie ou la pitié fait tomber dans un cœur désolé, brisé, constituant un aveu d'impuissance absolue, sauraient elles être prononcées au début de la maladie. Oh non ! mille fois non.

Ce n'est pas amoindrir le sentiment religieux,—qui met toujours dans l'âme le courage avec l'espérance de revoir ceux qui s'en vont,—ce n'est pas amoindrir le sentiment religieux dis-je, que de lui laisser,—à lui seul,—ce refrain consolateur ; la science se couvre de ridicule, si elle n'a pas d'autre chose à offrir : or, le ridicule tue et l'art médical ne saurait se suicider ainsi *volontairement*.

Oh ! oui, luttons contre le mal, attaquons-le dès le début ; observons plus chez l'enfant que chez l'adulte ; que nos soins soient plus multipliés ; la nature est là, débordant de force de croissance, pour seconder nos efforts, et assurer le succès et la guérison.

Et si nous sommes vaincus dans la lutte, résignons-nous alors et consolons-nous.

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est
[juste
Que mon cœur ait saigné ; puisque Dieu l'a voulu.

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté

L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en
Roule à l'éternité. [rive,

Le monde est sombre, o Dieu ! l'immuable har-
[monie
Se compose de pleurs aussi bien que des chants ;
L'homme n'est qu'un atome dans cette ombre
[infinie,
Nuit ou montent les bons, ou tombent les mé-
[chants.

SÉVERIN LACHAPELLE, M.D.

LES DÉSHÉRITÉS



'Influence héréditaire, celle des grands pères, qu'on appelle *atavisme*, transforme bien souvent, en les amoindrissant, les types les plus nobles de l'es-

pèce humaine.

L'organisation lymphatique, serofuleuse, chétive n'est pas autre chose que le fruit naturel de l'arbre humain dépouillé de sa vigueur native.

Et bien, ces petits à l'air misérable, —on les appelle en langage ordinaire les battus des autres—ont besoin plus que les forts de l'assistance hygiénique et médicale : il ne faut pas les assassiner lentement en les laissant à eux-mêmes, nous serions aussi coupables que le sage *Lycurgue* qui faisait passer une loi décrétant la mort de tout enfant faible.

Il y a dans ces générations dégénérées, privation, absence des choses, des éléments nécessaires à la vie ; il manque aux chairs, aux os des principes qui rentrent dans leur composition naturelle : il faut donc introduire dans le sang ce dont il a besoin pour nourrir également et naturellement toutes les parties du corps.

La substance nécessaire dans ces cas est ce qu'on appelle le *phosphate de chaux*. Il y a dans les pharmacies une préparation appelée Phosphatine de Fallières qui contient le phosphate de chaux sous une forme parfaitement appropriée à l'enfant.

Les mères, au moyen de ce médicament-aliment, administré tous les jours au milieu du repas, et au moyen d'un régime de vie approprié, pourront *refaire* les pauvres petits que la nature aura ainsi maltraités.

La mère doit tenir l'enfant en jaquette avant l'arrivée du médecin, afin de faciliter un examen prompt. On prévient en même temps de cette manière l'opposition que pourrait faire au déshabillé le petit malade rebelle.

LE CROUP ET LE FAUX CROUP

Si la mort pose sa main froide sur les blanches épaules des jeunes filles et des jeunes mariées, à la sortie du bal ou du théâtre, elle empoigne bien souvent à la gorge nos petits enfants à la fin de nos soirs étoilés de la saison chaude ; ce qui veut dire que lorsque les voies respiratoires ne sont pas assez protégées, la consommation, ce mal qui ne pardonne pas, et le croup, cet étranglement qui tue nos enfants et semble nous étouffer en même temps, emportent chacun à leur manière nos affections les plus chères.

Le croup est la maladie des enfants nous ne parlerons que de celle-ci.

Nul doute que les cas fréquents de croup sont dus à un refroidissement survenant à la fin de la soirée, au milieu de la nuit.

L'on prévient le refroidissement de la veillée, en empêchant les petits enfants, de se livrer à des exercices trop violents. C'est bien assez de la journée qui a été employée aux vas-et-vients multipliés, aux courses plus ou moins rapides, à des efforts musculaires presque gymnastiques. Pourquoi après le souper, le temps, (c'est-à-dire l'heure, l'enfant devant se coucher à huit heures) n'est-il pas employé à une conversation paisible, à la récapitulation de la journée, aux conseils, à la direction sage incessante, qu'il faut donner à ces intelligences en éveil qui demandent tant à apprendre et à connaître ? La température du corps ne

sera pas ainsi surchauffée, et le refroidissement n'en sera pas la conséquence si souvent fatale.

Le refroidissement de la nuit sera prévenu par les précautions ordinaires : jaquette de nuit assez longue pour protéger tout le corps que les couvertes de lit trop mobiles ne protègent pas suffisamment ; température moyenne dans la chambre.

Cette température moyenne, sera d'autant plus facilement maintenue que l'enfant ne couchera pas dans la chambre de la mère ou du père : ceux-ci en effet pourront oublier facilement cette précaution, si la chaleur leur est plus ou moins supportable.

Mais qu'est-ce que le croup ?

Le croup est une maladie caractérisée par la formation plus ou moins prompte de fausses membranes, semblables à celles que l'on rencontre dans la diphthérie, qui au lieu de se développer au fond de la gorge, comme dans cette dernière, font leur apparition dans le larynx, c'est-à-dire le canal de l'air qui conduit aux bronches et aux poumons.

Cette maladie survient, comme nous l'avons dit, plus ou moins brusquement, au milieu de la nuit, à la fin de la veillée ; on la reconnaît à une toux particulière ; enrouée, rauque, quelquefois complètement éteinte dans le vrai croup, sourde, éclatante dans le faux croup.

Toutes les fois qu'une mère est éveillée par cette toux caractéristique, imitant le chant du coq, elle doit suppo-

ser que l'ennemi est dans la maison, que la mort est près du berceau, qu'il n'y a pas de temps à perdre. Application aux pieds de ouate saupoudrée de moutarde, comme ailleurs nous le recommandons, éponge chaude à la gorge, et vomitif au moyens de la poudre d'ipeca, tels sont les moyens curatifs auxquels on aura recours en attendant que le médecin demandé sans retard pourra instituer le traitement régulier qui devra être suivi.

Nous avons mentionné une différence de la toux et de la voix entre le croup et le faux croup; le début de la maladie n'est pas non plus le même.

Le croup est précédé d'un état maladif plus ou moins accentué; l'enfant

est très abattu, le teint est d'un pâle plomb, il y a enrouement. Dès que l'on constate ces signes particuliers à la fin de la journée, on redoublera de précautions au point de vue de la chaleur des pieds, du ventre, de la poitrine et des épaules.

Le croup peut-il être considéré comme une maladie semblable à la diphthérie? Nous dirons oui.

Quoique l'hygiène pratique ou l'hygiène législative n'ait pas encore conquis la chose dans ses ordonnances, nous vous disons: isolez votre enfant atteint de croup, comme l'on vous oblige d'isoler votre enfant atteint de la diphthérie; vous protégerez ainsi et votre famille et la société.

Un encouragement pour nos abonnées.

L'abonnement étant payable d'avance, nous offrons à nos abonnées une consultation par écrit, ou à notre bureau, 3530, rue Notre-Dame, 1312, Téléphone Fédéral. Heures de bureau: la matinée, jusqu'à une heure p. m.

Nous croyons que pour atteindre notre but, il nous faut nous imposer ce sacrifice.

Les pauvres non abonnées auront toujours droit à la consultation dans notre service à l'Hôpital Notre-Dame.



LES FAMILLES DE SEPT ENFANTS

LE Bulletin de statistique et de législation comparée du ministère des finances publie le résultat de l'enquête ouverte à la suite de l'article 3 de la loi de recrutement qui exempte de la contribution personnelle mobilière les pères et mères de sept enfants vivants.

Il résulte de cette enquête que le nombre des familles qui possèdent au moins sept enfants vivants est de 148,808, réparties dans 26,623 communes ; le nombre total de ces enfants est de 1,157,147. Les familles ainsi exemptées de la contribution personnelle mobilière se répartissent en 5,475 riches ou très aisées, 29,697 aisées, et 113,636 peu aisées.

Le département qui compte le plus de familles de sept enfants est celui du Nord, qui en possède 7,006 ; vient ensuite le Finistère, avec 6,087 ; celui qui arrive en dernière ligne est Tarn-et-Garonne avec 149 familles.

Nous publierons prochainement la

statistique de notre province concernant les familles de douze enfants qui ont droit à un lot de terre donné par le gouvernement.

S'il nous était permis de faire une suggestion, nous proposerions une indemnité à toutes les familles de huit ou dix enfants.

L'accroissement rapide de notre population pourrait convenablement être le motto d'un gouvernement vraiment national.

Nous serions curieux de savoir quel serait le chiffre de la population Canadienne-Française aujourd'hui si le chiffre de la mortalité de nos enfants n'avait jamais été plus élevé ici qu'ailleurs.

Tous les moyens qui tendront à amoindrir le nombre de nos enfants morts doivent être mis à exécution. Celui que nous suggérons aura pour effet naturel non pas plus de tendresse maternelle, pour l'enfant en santé, mais plus d'intervention médicale pour l'enfant malade.

AVIS

Toute personne qui nous fera parvenir dix abonnements PAYÉS, aura droit à un abonnement, ou à la somme qu'il représente.

— L'enfant, dans les sept premières années, se développant très rapidement, c'est-à-dire dépensant beaucoup de force vitale, on comprendra plus facilement qu'une cause légère peut rompre l'équilibre du mouvement nécessaire à la santé.



LES ENFANTS

“ STELLA. ”

Laissez à vos enfants leur tunique flottante
 Et l'or de leurs cheveux ;
 Ne troublez pas trop tôt l'ignorance charmant :
 Qui rend si clairs leurs yeux !

Ne faites pas de bruit près de leurs berceaux frêles :
 Ils entendent encor
 Des concerts inconnus et des battements d'ailes
 Autour de harpes d'or ;

Quand vous les approchez, faites doux vos visages,
 Car ils ont souvenir
 D'angéliques regards et de chastes images
 Qu'il ne faut pas bannir,

Car l'âme de l'enfant, c'est une page blanche,
 Un rêve virginal,
 Un lac pur sur lequel aucune ombre ne penche ;
 Un vase de cristal.

Devant leurs yeux ravis, ne mettez d'autre livre
 Que celui du bon Dieu.
 C'est pour eux un écho, puisqu'ils viennent de vivre
 Là-haut dans son ciel bleu.

Ils ont si bien le temps de fouler notre terre !
 Ce serait un péché
 De poser leurs pieds nus, trop tôt, dans la poussière
 Où nous avons marché.



Que tout sous leurs regards soit loyal et fidèle,
 Plein d'honneur et d'amour...
 Dans ces petits cœurs neufs allumez l'étiincelle
 Qui sera flamme un jour.

Dieu qui donne l'enfant, parfois nous le réclame ;
 Rendons-le lui si pur
 Qu'il en soit à douter si cette petite âme
 A quitté son azur.

S'il veut nous le laisser, conservons-le sans tache
 Tout prêt pour le retour ;
 Car l'enfant vient du ciel, et nous avons pour tâche
 Qu'il y remonte un jour.

PHARMACIE MATERNELLE PENDANT L'ÉTÉ

UNE douzaine de paquets de poudre d'ipeca, de cinq grains chaque. Chaque poudre est une dose pour un enfant d'un an ; elle se donne dans une potion quelconque.

Le sirop convient moins bien parce qu'il s'aigrit vite pendant les chaleurs.

Ce remède peut être donné dans tous les cas où il y a embarras de la gorge ou de la poitrine.

Une botte d'ouate saupoudrée de moutarde et une verge de taffetas gommé, ou de soie cirée.

On enveloppe les pieds dans la ouate que l'on recouvre du taffetas ou de la soie ; c'est l'équivalent d'un bain de pied chaud.

PAPIER RIGOLLOT.—C'est le substitut de la moutarde. Il suffit de mouiller le papier et de l'appliquer sur la poitrine quand il y a oppression pour produire un bon résultat.

EPONGES.—Une éponge imbibée dans l'eau chaude et tordue ensuite, constitue un des moyens les plus prompts au début du croup ou du faux croup. On l'applique sur le cou, en avant, on la tient en place avec un mouchoir noué derrière le cou, et on change toutes les demi heures pour entretenir le même degré de chaleur. C'est Graves, le grand clinicien irlandais qui nous vante les avantages de cette médication.

Une poignée de recettes et de conseils

Bain de pieds.—L'eau ne doit pas être trop chaude afin de ne pas affecter la sensibilité de l'enfant, mais vu qu'il est nécessaire que la chaleur produise son action, on ajoutera de l'eau plus chaude graduellement, que l'enfant pourra endurer plus facilement de cette manière.

Une précaution indispensable pour

conserver l'action de la chaleur, est d'entourer de couvertures les jambes et le bain lui-même.

Cataplasmes de farine de lin.—On passera de l'eau bouillante dans un bol de manière à le chauffer, puis on y ver-

sera une faible quantité d'eau chaude et on ajoutera rapidement la farine de lin en agitant et en tournant fortement le mélange à l'aide d'une cuillère. On doit obtenir un mélange parfait et onctueux ne contenant pas de grumeaux. N'épargnez pas votre peine, remuez et agitez vigoureusement le cataplasme, pour qu'il ne reste pas le plus petit grumeau dans le mélange. Il faut ensuite l'étendre rapidement et régulièrement sur un linge dont les bords seront un peu repliés sur les côtés pour renfermer et maintenir toute la pâte dans le milieu du morceau de toile. On étendra un peu d'huile douce sur la pâte et au besoin on peut y verser aussi quelques gouttes de laudanum. Ces cataplasmes conservent bien la chaleur et l'humidité. Que l'on se souvienne que la chaleur humide pénètre bien mieux, et produit bien plus facilement l'action médicamenteuse que la chaleur sèche.

..*

Chaussures mouillées. — Protégeons les enfants dans la saison des pluies.

Dès que les chaussures mouillées ont été quittées, on se trouve bien de les remplir de chiffons fortement tassés, et mieux encore de grains d'avoine ou autre céréale d'un prix modique. La graine absorbe l'eau comme les chiffons : mais de plus elle augmente de volume sous l'action de l'humidité, et par suite fait l'office d'une forme. On n'éprouvera donc aucune peine à les remettre dès qu'elles seront séchées.

..*

L'HUILE DE FOIE DE MORUE.—L'huile de foie de morue est un des meilleurs reconstituants et anti-scrofulenx. C'est

en cette saison qu'il convient le mieux d'en faire usage. En été, l'huile se digère moins facilement, comme du reste tous les aliments gras, et, par cette raison, elle perd une partie de ses propriétés.

L'huile de foie de morue est ordonnée non seulement dans la scrofule, la tuberculose, le rachitisme, mais c'est encore un médicament—logiquement on devrait dire un aliment—qui rend de grands services dans tous les cas de faiblesse et de débilité. On l'emploie avec succès pour aider et améliorer la nutrition et pour combattre le dépérissement général.

Cette huile doit ses propriétés bien-faisantes à l'iode, au phosphore, au fer qu'elle contient. En outre, elle a l'avantage de s'assimiler facilement et de favoriser la digestion des aliments avec lesquels elle se trouve en contact.

Quoique inoffensive, l'huile de foie de morue ne doit pas être prise en trop grande quantité, afin d'éviter de surcharger de graisse certains organes. La dose ordinaire est une ou deux cuillérées par jour. Lorsque le traitement doit durer longtemps, il est utile d'interrompre l'usage de l'huile au bout de trois semaines ou un mois et de reprendre le régime après une quinzaine de jours. Ce repos est nécessaire, autrement l'estomac se fatigue, l'huile se digère mal, l'appétit diminue.

Malgré son odeur désagréable, on s'habitue promptement à l'huile de foie de morue ; il y a néanmoins des personnes qui ressentent une telle répugnance en l'ingérant qu'elles éprouvent des nausées, des vomissements. Dans ce cas, on dissimule le passage de l'huile en la prenant dans du café, du thé, de la menthe poivrée. Le meilleur moyen de ne pas sentir le goût est de verser

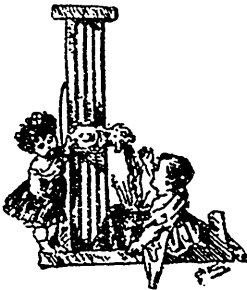
du sirop dans un verre et d'en bien humecter les parois. On ajoute l'huile et on avale vivement.

Certaines personnes préfèrent prendre l'huile de foie de morue le soir avant de se coucher. Il est préférable, pour celles qui n'éprouvent pas de répugnance, d'en faire usage avant le re-

pas, parce qu'elle facilite la digestion.

On doit employer une huile de bonne qualité brune ou blonde ; la blanche est plus agréable, mais moins efficace. Il faut se mettre en garde contre les huiles de foie de morue blanches ou dites purifiées, les préparations qu'on leur fait subir atténuent leurs propriétés.

LA CONSTIPATION DANS LA PREMIÈRE ENFANCE



A faiblesse musculaire des intestins est la cause la plus ordinaire de la constipation chez les enfants dans les premiers mois de leur existence :

l'usage des différents sirops Winslow, Coderre, etc., peut aussi produire cet état particulier qui chez le petit enfant, plus que chez l'adulte, constitue un danger qui menace continuellement.

Quand cette dernière cause est soupçonnée, il suffit de suspendre pendant quelque temps l'usage des sirops calmants pour faire disparaître la constipation.

La seringue, qui sert à donner des lavements, la bougie irritante sont souvent employées pour provoquer la diarrhée ou au moins la sortie des matières, ce n'est pas là un traitement rationnel, puisque la même opération est à recommencer tous les matins.

Il faut donc avoir recours à une médication spéciale dont l'effet sera de

stimuler l'action de l'intestin paresseux, et d'éveiller chez lui pour toujours le mouvement nécessaire à son fonctionnement régulier.

Les substances les plus employées dans ce cas sont la belladone, la noix vomique qu'il ne faut pas craindre d'administrer d'après la direction du médecin. Après quelques semaines tout rentrera dans l'ordre.

Le sirop de chicorée possède aussi une action curative de la constipation.

Le frictionnement à sec sur le ventre aidera l'action des médicaments.

L'enfant ne doit jamais être laissé abandonné à sa propre faiblesse dans le cas dont il s'agit : plusieurs opérations des intestins chaque jour sont nécessaires à sa santé dans les premières semaines de la vie. Il faut venir à son secours ; sinon l'obstruction intestinale empêchera la libre circulation du sang qui sera refoulé vers les extrémités supérieures, où il a déjà une tendance naturelle à se porter : alors nous aurons les maladies de la poitrine et plus souvent du cerveau qui sont le désespoir du médecin.

VARICELLE

Nous avons une légère épidémie de varicelle (petite vérole, *chicken pox*).

Il faut bien savoir que cette maladie, si imitatrice de la variole, ne protège pas contre celle-ci. Il faut faire vacciner les varicellés ou petits vérolés.

Comme toutes les maladies éruptives, la petite variole nécessite un traitement hygiénique spécial, qu'il faut continuer pendant plusieurs jours après la disparition de la maladie. La convalescence nous donne des complications que les précautions ordinaires peut prévenir.

Les mères qui nourrissent les enfants et qui peuvent prévoir ou soupçonner qu'elles sont obligées de les sevrer pendant les chaleurs, pour raison de faiblesse, etc., doivent se résigner au sevrage immédiatement.

On ne cite pas d'accidents causés par le chloroforme chez les petits enfants. Quand il est nécessaire de les endormir pour une opération ou une maladie quelconque, il ne faut jamais craindre, on laissera toujours faire le médecin, il n'y a aucun danger.

TROIS MALHEURS D'UN COUP

Ceci est une histoire simple et vraie.

Et navrante.

C'est un père qui vient de me la raconter.

« Ma femme, ce matin-là, fatiguée par une nuit de bal d'où nous étions rentrés à l'aube, dormait encore à l'heure où d'ordinaire elle avait donné au bébé son bain quotidien ; moi, il y avait beau temps que j'étais levé. Tu

connais mes habitudes matineuses. J'étais enfermé dans mon cabinet, lisant d'un œil seulement, et suivant de l'autre l'enfant qui marchait à quatre pattes et s'ébattait sur le tapis sourd. Je l'avais enlevée de son ber, où elle chantait sur des tons que l'Albani ne connaît plus. L'opéra qu'elle disait n'aurait été reconnu ni par Grau ni par Strakosh, mais la petite chantait à mon cœur mieux que tous les premiers prix

du Conservatoire. Seulement, elle aurait réveillé la maman, qui avait besoin de repos.

“ Il était déjà tard, et plus d'une fois j'avais songé à tirer du sommeil ma femme, la nonchalante. J'entrais dans sa chambre d'un pied libre, mais là je n'osais plus.

“ C'eut été pitié, parole ! Elle dormait si profondément, de ce sommeil serein des jeunes mères qui rêvent à l'enfant toujours, et le voient jouer avec les anges ses camarades. Sa joue était pâlie, ses yeux ou la lassitude avait mis son cerne attestaient le besoin de reposer, et son souffle prolongé, sa respiration quelque peu forte me disaient “ qu'elle ne fournissait pas à dormir. ”

“ Alors, je sortais de la chambre sans effrayer les songes, sans dénouer ce fil mystérieux qui nous relie pendant le sommeil avec les êtres d'au delà. Et je revenais amuser le Bébé, lui ramassant sa poupé sans bras, ses autres joujoux, lui parlant de ma voix la plus douce, l'empêchant surtout de pleurer. Je la fésais sauter sur mon pied, en lui disant : Au pas, petit trot, grand trot, à la course. Comme elle riait d'un bon cœur, et aux éclats, de sa chère petite voix de soprano, quand, après avoir du bout du doigt touché tous ses traits en disant : Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan, joue rôtie, joue bouillie, petit œil, gros œil, sourcillon, sourcillette, j'ajoutais, en frappant légère-
du plat de la main son beau front :
Cogne, cogne la caboche ! Si je ne lui ai pas donné tous les noms ! Mon loup blanc, la petite chatte, la belle coquine, le rat doré, la vieille canaille, la loutre à papa, mon chou d'argent,—toutes ces innocentes bêtises et ces divines injures que nous adressons aux petits en-

fants,—je ne m'en suis pas fait faute, va !

“ Mon cher, elle n'avait jamais été ni si belle, ni si gaie.

“ Si je lui demandais : “ Où est papa ? ”—de son petit index à fossette, que terminait un ongle nacré grand au plus comme un grain de millet, elle montrait aussi-tôt au mur mon portrait, crayon d'Achille Fréchette. “ Chante donc, ” et, comme l'oiseau qui essaie son gosier, elle me turlutait des notes d'un faux superbe, soit, mais qui m'allaient à l'âme.

“ Comme étreindre et baiser sont l'expression la plus souverainement satisfaisante de l'amour, j'étreignais et baisais ce petit visage doux et chaud, net à croquer, fait de lait et de roses. Et l'heure passait, coulait. Si mon bureau m'invite, le bonheur me retient : au diable les affaires !

“ Mais voici que la maman s'éveille, j'entend son long bâillement sonore ; elle appelle de sa voix la plus traînante : Titite ! C'est le signal du vacarme ; toute la maison s'ébranle, les enfants, que la servante tenait à grand-peine en silence, accourent, moi-même je ne mets plus de sourdine à ma voix ; nous allons tous embrasser la mère paraisseuse. Les aînés grimpent dans le grand lit, c'est une fête. L'un se cache sous la couverture, où l'autre le découvre en riant aux éclats. C'est le quart d'heure délicieux de chaque matin. Les enfants racontent, l'un qu'il a mal dormi, l'autre qu'il a fait un rêve : il y a toujours, si tu as remarqué, des oiseaux, et des jouets, et des bonbons dans ces jeunes songes. La maman embrasse à pleine bouche toutes cette marmaille, et moi, le bébé dans les bras, je me promène en contemplant ce gai tableau, en savourant cette joie pure.

“ Hélas ! si les quarts d’heure se suivent ils ne se ressemblent pas. Dire que la désolation côtoie de si près le bonheur !

“ Les enfants ont quitté la chambre pour permettre à leur mère de se lever, ils transportent leur gaieté bruyante dans mon cabinet, où je les suis. La servante monte le petit bain de fer blanc peinturluré d’où s’échappe une forte buée et qui ne contient encore que de l’eau bouillante. C’est pour la toilette du bébé. L’éponge, le savon, l’essuie-main, le peigne minuscule et la brosette de poils de chameau, ces instruments de supplice pour tous les enfants, sont là tout après. On va baigner mademoiselle, et je vais la revoir battre l’eau de ces chères menottes, et inonder sa mère qui se récriera mais laissera faire, et mordre l’éponge, et lancer des cris joyeux. Comme j’ai hâte d’assister au bain de mon adorable tyran !

A cette minute-là, mon cher, il n’y avait sous le soleil personne qui fût plus heureux que moi. Ce n’était ni un pacha à trois queues, ni un sultan et ses sultanes, ni un roi, ni un millionnaire qui m’auraient fait envie. J’étais gorgé de tous les plaisirs vrais : une femme jeune, bonne, intelligente, belle ; des enfants ravissants, pleins de santé ; mon existence à l’abri du besoin, et celle des miens protégée par... les meilleures assurances ; peu d’amis, mais de solides, et pas un ennemi. C’était moi qu’il fallait envier, hein ?

“ Oui, à cet instant-là, mais pas une minute après !

“ Ne t’étonne pas si j’ai déjà, à trente ans, la patte d’oie et les chevaux poivre et sel. Mon grand ressort est brisé. Je traîne l’existence, je ne la vis plus. Je t’ai dit de ne point t’étonner, mais j’oublie que tu dois ignorer mon mal-

heur, car j’avais prié les journaux de n’en souffler mot : ils ont généreusement promis et loyalement tenu.

“ Tiens ! prends ma main frémissante ; mets la tienne sur mon cœur, et vois s’il bat ; regarde-moi, je dois être pâle, il me semble que tout mon sang se retire, et si je pleure encore après cinq ans, mon ami, tu me pardonneras ces larmes, car tu les comprendras.

“ Oui ! j’ai tué mon enfant. Ni plus, ni moins.

Une enfant que les peintres eussent prise pour modèle. Le vivant portrait de sa mère, belle comme celle-ci... alors, et robuste comme moi... à cette époque. Oh ! maintenant nous sommes bien changés. T’ai-je dit qu’elle n’avait pas encore son an ? T’ai-je énuméré tout ce que j’attendais de cette intelligence, quand elle serait mûre, de ce cœur qui aurait été nécessairement bon, il me semble ?

“ Je l’ai tuée, en l’adorant.

“ Imprudent que j’étais ! Je la portais à sa mère au bout de mes bras, par-dessus ma tête, ce qui l’égayait toujours entretenait son petit rire parlé dont j’étais fou. Je ne regardais pas à mes pieds, tu penses bien. Mon pied s’acroche dans le tapis, me voici qui trébuche, et mon blond fardeau m’échappe et tombe dans la baignoire fumante.....

“ La chambre nuptiale où nous nous étions tant aimés était, trois jours après, convertie en chambre funéraire. Je fus fort, mais je le suis moins de jour en jour. J’ai ce souvenir ancré dans l’âme. Le meilleur de ma vie est passé. La catastrophe a été double : ma femme est folle.

“ De voir ce berceau vide qui ne sera plus habité, j’emporte chaque matin de la tristesse pour ma journée.

“ Les funérailles ont été bien simples. J'ai pris deux amis qui m'ont aidé à remplir les formalités de la loi. Nous sommes passés par l'église, et j'ai vu, l'œil sec, le fossoyeur briser de sa pelle inhumaine mon dernier lien terrestre avec cet ange.

“ Mais non pas mon dernier souvenir, non pas ma dernière espérance. Tu crois, n'est-ce pas ? à l'immortalité de l'âme, à la rencontre nécessaire des êtres qui se sont aimés. Moi j'y crois de toute la force de mon adoration pour cet enfant que j'ai tué. Si les tribunaux m'avaient demandé raison de mon acte, je ne pense pas que je me serais défendu. Il me tardait d'aller rejoindre ma chère victime.

“ Ma femme n'a pas eu une larme ni un sourire depuis cinq ans. Sa folie est douce et sa manie touchante. Sa manie, c'est de balancer le berceau. Nous ne l'avons pas enlevé de la chambre, il est toujours près de notre lit, défait, avec les mêmes couvertures, que le temps a jaunies et salies, mais que la mère ne veut pas que l'on change. Elle se tient des heures entières auprès et berce en imagination l'enfant qu'elle a perdu. Nous avons conservé nos amis, qui, par pitié, nous visitent et que nous allons voir de temps à autre. Quand elle va chez ses amies, la première chose que ma femme fait c'est de chercher un berceau et, vide ou plein, de le balancer tant qu'on ne l'en éloigne pas.

Chose singulière, elle ne chante jamais, même alors, ces naïves chansonnettes ou ces délicieuses berceuses avec lesquelles elle a endormi nos trois enfants. Croirait-elle profaner le petit lit mortuaire, ce nid si vite changé en tombeau ? Elle est une ombre aujourd'hui, ombre vaillante il est vrai, tout le jour au travaux d'aiguille et de cro-

chet, mais silencieuse, me faisant la maison plus grande.

“ Je l'aime toujours, comme j'aime mes enfants ; mais ceux-ci vont à l'école, les affaires me réclament de plus en plus, et la folie a jeté son froid dans le plus doux intérieur qu'il y eût, abrité qu'il était contre la tempête et achaudé par l'affection. Ma femme, du reste, n'en a pas beaucoup à vivre de ces années désoléillées qui lui sont une nuit perpétuelle ; elle est prise de la poitrine. Je prie Dieu tous les jours qu'il nous la laisse au moins jusqu'à ce que notre famille soit élevée.

“ Tu le vois, le malheur m'a bien pris, bien enserré, et me menace encore. J'ai beaucoup souffert. Quand j'aurai un ennemi, je lui souhaiterai mon aventure. Crois-tu que si je n'avais eu foi eu un au delà meilleur, j'aurais consenti à pleurer tous les jours cette jeune vie que j'avais tirée des profondeurs du néant et que j'ai replongée dans ce grand inconnu ? ”

Mon ami s'arrêta, pleurant.

J'ai, moi aussi, un bébé de dix mois.

Et comme je le faisais sauter dans mes bras, un peu haut peut-être, le père éperdu me cria :

— Pour l'amour de Dieu, de ta femme, et de tout ce que tu chéris en ce monde, de grâce, cesse ce jeu. On croit qu'il n'y a pas de danger, on se sent fort, on ne redoute rien, et une misérable cheville de soulier, un brin de fil, le plus bête accident vous tue à toujours un chérubin. Pas de gymnastique pour ces petits êtres, m'entends-tu bien ?

J'ai entendu et compris : j'ai cessé dès lors de faire tournoyer mon enfant au-dessus de mes épaules.

A. LUSIGNAN.

Spécialité des Maladies des Enfants

Dr SEVERIN LACHAPPELLE

NO. 3530, RUE NOTRE-DAME, SAINT-HENRI.

Heures de bureau.—Toute la matinée jusqu'à 1 heure P.M.
Pour les pauvres.—Tous les jours à l'Hôpital Notre-Dame, à 2 heures P.M.

Toute consultation par correspondance devra être accompagnée de la somme de un dollar.

Imprimerie du Commerce

COIN DE LA COTE ST-LAMBERT

No. 27, RUE FORTIFICATION, MONTREAL.

Nouvel établissement.—Caractères de fantaisies et de labeur.—Presses perfectionnées.—Prospectus, En-têtes de lettres, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Factums, Blancs de billets, Livres de compte, etc.—Impressions en tous genres.—Ouvrage garanti.—Prix modérés.—Estimations fournies sur demande.

F.-X. LESSARD, Imprimeur-Relieur.

LOTION PERSIENNE



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau, la LOTION PERSIENNE est une préparation séricose, unique en son genre. C'est un véritable *axirak* pour la peau. Ce n'est pas un poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsqu'on la peut est ornée par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée à café dans l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Péninsule, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

PHARMACIE

— DR —

Dr GUSTAVE DEMERS

2193 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Grande spécialité des remèdes de l'Enfance :

Contre les Convulsions : Sirop anti-convulsif du docteur Gelineau.

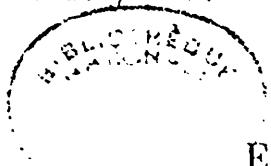
Contre la Coqueluche : Sel alimentaire iodo-bromophosphate de Paul Collas.

Sirop de Dentition : I. Mousnier. Paris.

Alimentation de l'Enfant : Phosphatine Falières.

Suberine : Poudre de toilette au liège.
Guérit les rougeurs, les excoriations de la peau, les gerçures des seins.

Papier Riollot : Remplace avec avantage l'emplâtre de moutarde, d'un usage si fréquent chez les enfants.



Etc.. Etc.. Etc.

PHARMACIE DU DOCTEUR GUSTAVE DEMERS

2193 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

On s'abonne ici au journal LA MÈRE ET L'ENFANT.

Tirage du mois de Juin, No 2, 2500 copies.

F.-X. LESSARD, Imprimeur.

Imprimé par "l'Imprimerie du Commerce," 27, rue Fortification.